

LES  
M<sup>DE</sup>ESSAGERS  
DE GAÏA

TOME 1 : LA PIERRE DU DESTIN

FREDRICK D'ANTERNY

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



## *Cryptorum*

« À la conjonction des constellations de Gorum, le guerrier, et d'Élissandre, l'orgueilleuse, viendra l'époque où l'homme devra choisir entre la réconciliation avec les anciens dieux, ou bien une ère de confusion et de ténèbres à la recherche de leur lumière intérieure. Dans sa sagesse souveraine et son amour pour ses enfants, Gaïa, la Mère, enverra dans les Douze Royaumes le prince et la princesse issue de son Esprit. »

Extrait des chants prophétiques répandus dans les Douze Royaumes par les Servants du Mage errant.

## PROLOGUE

*Sphère de Gaïa, an 574 de la chronologie goréenne.*

**M**algré ses yeux clos, le Mage assis sur la dalle de cristal contemplait le monde. Son regard intérieur embrassait le passé récent des Douze Royaumes, et l'esquisse de ce que pourrait être l'avenir des peuples. Il pleurait le récent saccage de la métropole de Milos, conquise sournoisement par le roi goréen Sarcolem, et serrait les dents de fureur en considérant l'empilement des vingt mille têtes d'hommes, de femmes et d'enfants, érigé devant les portes de la cité pour servir d'exemple. Son cœur saignait à l'évocation des frivolités du roi Phrisus d'Élissandre, qui entretenait un harem de plusieurs centaines de femmes, souvent maltraitées et retenues prisonnières contre leur gré.

Heureusement, depuis un siècle, les Servants du Mage d'Évernia parcouraient les royaumes et annonçaient aux populations l'avènement d'une époque nouvelle qui mettrait un terme aux folies et aux abus des monarques.

Le voyage ascensionnel de l'âme des peuples est une périlleuse traversée, de l'ombre vers la lumière, qui se planifie puis se joue avec subtilité, se dit le Mage.

Le front et les épaules protégés par la *quiba* – la coiffe traditionnelle –, il oubliait son corps, les hautes stalactites qui disparaissaient dans les ténèbres, le scintillement pur et doux des cristaux de *bromiur*, l'écho étouffé d'un goutte-à-goutte obsédant. Autour de lui se tenaient ses Servants aux visages recouverts par des masques en *kénoab* noir peints de couleurs vives. Certains secouaient leurs lourds *kaftangs* en peau de loup mouillés de neige, d'autres l'observaient en silence.

Non loin de la caverne, ayant franchi le col des montagnes et bravé mille dangers, convergeaient deux compagnies de soldats venus de royaumes séparés par plusieurs milliers de verstes. Les hommes s'enfonçaient dans le manteau de neige jusqu'aux genoux. Éblouis par la lumière coupante du soleil d'hiver, ils plissaient les yeux.

Chacun blotti à l'intérieur d'un chariot différent se trouvaient un jeune garçon et une fillette. Le Mage sourit sous sa *quiba*. Tels deux ruisseaux allant à la mer, les messagers de la prophétie venaient à lui.

Le mystique plana majestueusement, en esprit, au-dessus des attelages. En arrivant en vue de la montagne, les officiers de chacun des convois ordonnèrent un arrêt complet. Le garçon descendit de son côté, la fillette du sien. Les femmes qui les accompagnaient acceptèrent de se laisser bander les yeux. Le Mage constata avec plaisir que ses ordres étaient respectés à la lettre. Tendait ses deux mains, il appela les nuages et la neige tourbillonnante pour que les vents et la poudrière empêchent quiconque de suivre la progression des messagers. Juste avant de réintégrer sa grande carcasse, il ressentit une brève nausée : un sentiment qui ne seyait guère au Vénérable qu'il était, mais que les voyageurs de l'âme connaissaient bien.

Celui que la Tradition appelait Mérimock le sage était serein malgré l'écrasante mission dont il avait reçu la charge.

Satisfait, il battit des paupières. La caverne tout entière baignait dans une lumière vivifiante. La chose ne le surprenait guère. Inconscients de leur passé, insouciants de leur avenir, conduits dans des cellules différentes, les deux enfants redonnaient vie à ce lieu secret dont l'emplacement exact, voilé de mystères et de légendes, était heureusement oublié des hommes et des rois.

Un Servant s'approcha et murmura à l'oreille du Mage que la reine Calliope d'Élorîm demandait la permission de lui présenter ses respects.

— Qu'elle reste en dehors du cercle sacré, répondit-il. Amène-moi seulement le garçon.

L'enfant tenait son esclave personnel par la main, et cela déplut au Mage. Les sourcils froncés sous le voile de sa quiba, il caressa le métal froid de son *cyclamède*, monté en médaillon, qu'il portait au cou. Puis il tendit sa main droite. Aussitôt, le malheureux domestique sentit qu'un monstre invisible nouait ses anneaux autour de sa poitrine et cherchait à l'étouffer. Son cœur se cabra. Lâchant le garçon, il se recroquevilla et tomba face contre terre.

Le gamin s'agenouilla près de son esclave et fixa le Mage.

— En se réveillant tout à l'heure, le rassura celui-ci, il aura oublié. Approche.

S'il était impressionné par le maître et par la lumière vibrante qui suintait des parois translucides, le garçon n'en laissa rien paraître. Il avança sans hésiter et se tint immobile sur la dalle de la Divination. Mérimock posa sa main parcheminée et couturée de vieilles cicatrices sur son épaule.

— As-tu peur de moi?

Il ne sentait aucune crainte chez l'enfant, et n'en fut pas surpris. L'âme est très présente chez le jeune incarné. Encore en formation et malléable à souhait, son ego ne fait que balbutier. C'était sur cette malléabilité que comptait le Mage

pour accomplir le rite devant sceller la nouvelle phase de son plan.

Il conduisit le messager sous l'arche, et lui indiqua une paroi creusée d'où filtraient les feux chauds et roux de la géode sacrée.

— Regarde, mais ne touche pas, crut-il bon de préciser.

Couchés sur un écrin de bromiur à la pureté incomparable, plusieurs objets brillaient doucement. Le garçon détailla tour à tour trois hautes tablettes de cristal couvertes de signes cunéiformes, une étoffe de laine blanche, un heaume et une cotte de mailles étincelantes, deux *kai-bos* – un bâton à pointe d'or, un autre à pointe d'argent. Et, surtout, une pierre bleue, marbrée de fines veinures grises et noires.

— Nous sommes ici dans le ventre de la déesse, garçon.

Une fois encore, l'enfant posa son regard pénétrant sur la quiba. Il ne cligna pas des paupières. Seule la commissure de ses lèvres pleines, tremblant par saccades, trahissait son émotion profonde.

— Sais-tu qui je suis?

Le garçon hocha négativement la tête.

— Sais-tu qui tu es?

Au fond des yeux noirs s'alluma une sourde luminescence aux reflets de bronze. Cette question était plus vaste que la caverne elle-même. Mais pour le bon déroulement du rite, elle méritait d'être posée.

— Je vois que la petite gemme bleue te plaît. C'est bien.

Il lui fit signe de la prendre.

— Elle est vivante et précieuse. Serre-la fort. La Tradition la connaît sous différentes appellations. Pour les deux mille années à venir, elle sera connue sous le nom de « pierre du destin ». Mais en vérité – il se pencha et chuchota à l'oreille du garçon – elle est constituée d'une des larmes cristallisées

que versa la déesse sur les peuples anciens qui sont morts pour donner naissance aux nations d'aujourd'hui.

Le gamin demeurait silencieux, mais chaque mot s'imprimait dans son cerveau.

— Viens!

Lorsque le rite serait terminé, il faudrait enfouir le souvenir de cette rencontre dans la partie la plus profonde de l'âme de l'enfant.

— Cette gemme est tienne, dit le Mage. Ensemble, vous allez voyager loin et longtemps. En des temps difficiles, elle te révélera à toi-même. En attendant, il est important, pour qu'elle s'habitue à toi, que tu la portes près de ton cœur.

Le jeune messenger fit mine de la placer sur son thorax.

— Le sternum? C'est une excellente idée.

Ils arrivèrent devant une table grossièrement taillée dans un bloc de bromiur. Autour se trouvaient plusieurs alvéoles d'environ un mètre quatre-vingt-dix de haut sur soixante-dix centimètres de large.

— Comme dans une ruche, commenta le vieil homme.

L'enfant compta trois renforcements distincts. Mérinock indiqua le premier.

— C'est là que j'ai dormi durant presque cent années. Aujourd'hui, nous sommes de retour.

Quatre Servants s'avancèrent.

— Il va te falloir être très courageux et me faire confiance.

Le Vénérable s'agenouilla, dénoua les pans de la tunique du garçonnet, dénuda sa poitrine. Deux hommes portant des kaftangs imbibés d'odeurs animales le soulevèrent et le posèrent délicatement à plat sur la table.

Mérinock approcha sa main du visage grave et des yeux qui ne cillaient pas. Une irrésistible envie de dormir envahit l'enfant. Il cligna enfin des paupières, mais ne pouvait plus,

en imaginant même qu'il l'eût voulu, prononcer une seule parole.

Le vieil homme fut tenté de prendre son poignet, pour le réconforter. Mais il convenait de laisser agir les cristaux de bromiur placés au-dessus de la table. Enfin, les pupilles noires se révolvèrent. Un Servant apporta le couteau sacramental. Le Mage écarta un à un les doigts de l'enfant.

— Il faut me rendre la gemme si tu veux que je te la donne.

Agacé par la résistance silencieuse du garçon malgré son état semi-comateux, il dut presque la lui arracher de la paume. Il leva ensuite ses bras et appela ce que les maîtres nommaient « le flot impérissable et continu de l'énergie primale »; en fait, des banderoles lumineuses douées de vie, invisibles au regard du profane, et qui existaient de toute éternité dans l'éther.

Malgré sa transe, le garçonnet était terrorisé. Des serpents de lumière se mouvaient et dardaient sur lui leurs yeux dorés. Lorsqu'ils pénétrèrent dans sa tête et son corps, il hurla.

Mérinock brandit ensuite une lame effilée sculptée d'arabesques cabalistiques et visa le centre du plexus.

Lorsque tout fut accompli, deux Servants s'approchèrent avec des aiguilles et du fil de *coriabe séché*, ce ver luisant dont l'appendice digestif produisait un filament utilisé exclusivement lors des rites sacrés. Le Mage officia. Après avoir recousu la plaie béante, il lava ses doigts maculés de sang dans une vasque d'eau de rose et de jasmin.

— À présent, annonça-t-il à un de ses Servants, amène-moi la fillette.

Lorsque celle-ci se présenta, il lui offrit sa main, mais repoussa la femme qui l'accompagnait. Celle-ci baissa les yeux en signe de soumission et n'opposa aucune résistance

quand deux Servants l'éloignèrent. Mérinock s'agenouilla devant la petite.

— Ta mère t'a-t-elle déjà parlé de moi?

Sans attendre la réponse, il souleva le voile de sa quiba.

— Veux-tu apprendre à libérer l'âme des hommes?

Devant la crainte respectueuse de la fillette, il la prit par les épaules et approcha brusquement son visage du sien. L'instant d'après, foudroyée par le regard du Mage, la petite hurla de douleur et d'effroi.



## LA FILLE AUX YEUX QUI TUENT

*Cité forteresse d'Orgk, neuf ans plus tard.*

Une forte odeur de graisse et de moisissure suintait des peaux d'animaux accrochées aux fenêtres de la vaste salle de cérémonie. La plupart des hommes rassemblés pour festoyer s'en moquaient. Ils plantaient la pointe de leurs *sabriers* dans des carcasses fumantes de cerfs ou de loups, se faisaient passer des hanaps de bière chaude, se rinçaient les doigts dans des coupes tendues par des serveurs dociles, tout en remerciant leur hôte et en trinquant à sa gloire. Un petit nombre d'entre eux, méfiants et frondeurs, trempaient leur pain dans du bouillon d'orge, sans quitter des yeux le roi Elrick, qui passait d'une table à l'autre et les incitait à boire.

La centaine de nobles présents au château d'Orgk étaient venus en grand apparat, accompagnés de leurs écuyers, de leur troupe d'escortes et d'une bruyante domesticité. Les écuries étaient d'ailleurs comblées, ce soir, et les palefreniers peinaient à calmer les fougueuses montures de ces robustes montagnards, tous barons, princes ou roitelets de forteresses appartenant à la Confrérie de la puissante famille des Falcomier. Les vents d'hiver battaient la pierre de la citadelle

et faisaient vaciller les torchères accrochées sur leurs anneaux de cuivre. Les chaudes lueurs répandaient ombres et lumières sur les visages barbus et sur les cuirasses bardées de pointes de métal.

De retour sur l'estrade d'honneur surmontée de l'oriflamme de sa maison – une patte d'*évrok* (un mastodonte poilu arborant deux énormes trompes) couronnée par trois sommets enneigés – Elrick adressait moult gestes d'encouragement à ses vassaux. Il n'oubliait pas un seul instant la raison pour laquelle, en cette fin du mois de Voreck, le fils guerrier de la déesse, il avait convié tous ces hommes.

S'il n'était ni l'aîné ni le plus riche des sept frères, Elrick se targuait en revanche de malice et d'une certaine intelligence. Jeune, il avait été beau. Passé quarante ans, le cheveu rare sur un front ourlé d'anciennes cicatrices, il avait laissé la beauté de ses traits sur les champs de bataille. La chère grasse et les vins trop riches avaient épaissi sa taille. Cependant, il gardait encore, disait-on, assez de vigueur pour satisfaire ses nombreuses maîtresses. Malgré cela, l'homme voyait se nouer des alliances qui ne lui plaisaient guère.

Elrick tenait son pouvoir grâce à l'appui de ses frères, tous rois de cités forteresses plus vastes et plus prestigieuses que celle d'Orgk. Sans ce réseau d'alliances, sa cité retranchée, construite à flanc de montagne et dominant une vallée encaissée semée de villages et de champs cultivés, ne se distinguerait pas ou peu des terres gouvernées par chacun de ses vassaux. Aujourd'hui, une fois encore dans l'histoire des Confréries, la situation était critique.

Les derniers affrontements entre seigneurs ennemis avaient ruiné les efforts de paix instaurés par sa famille depuis plusieurs générations. Ces défaites cuisantes avaient

semé la zizanie entre les sept frères, et renforcé l'arrogance et le pouvoir des deux autres grandes familles qui se disputaient la suzeraineté des Confréries.

Elrick rendit son hanap à un esclave de bouche. Une fois encore, les solides murs de pierre résonnèrent d'une joyeuse ovation festive.

— Mes amis, clama-t-il pour apaiser l'ardeur de ses barons, nous avons attendu et combattu des années durant...

À l'évocation des récents affrontements qui avaient opposé les Confréries se disputant le pouvoir dans les montagnes d'Évernia, chacun se tut quelques instants. La situation, pourtant, n'était pas nouvelle. Les despotes régnant en maître absolu sur les quarante-trois citadelles États constituant ce qu'Elrick continuait d'appeler « les Confréries » s'alliaient par mariage ou serments, et s'affrontaient ensuite dans des guerres impitoyables. Tour à tour émergeait, pour quelques années ou quelques décennies, la suprématie militaire ou politique de telle ou telle famille ou orgueilleuse cité forteresse.

— Oui, nous avons payé le tribut du sang! poursuivit le roi Elrick.

Malgré la bière et le vin épicé qui échauffaient les corps, les seigneurs frissonnaient sous leurs manteaux de peau. Les ménestrels rangeaient leurs luths et leurs *tréborêts* – une sorte de petite cithare. Les fils de certains d'entre eux passaient encore entre les tables, pour récolter quelques piécettes ou éclats de cristal de roche qui, dans la Confrérie des Falcomier, servait de monnaie d'échange.

Certains barons grommelèrent, d'autres reprirent du vin. Tous, pourtant, renaient leur souffle. Elrick avait beau n'être que le dernier des frères en importance, s'il avait décidé, en plein hiver, de rassembler ses barons, il devait avoir une raison impérieuse.

L'œil égrillard d'Elrick jaugeait les fêtards. Étaient-ils suffisamment intrigués, à bout de nerfs ou de patience, pour l'écouter? Vêtu d'un pourpoint jaune recouvert d'un long manteau doublé d'hermine, portant cuissardes et bottes, le roi en imposait.

— Le temps est venu, mes fidèles barons! reprit Elrick en donnant l'ordre à ses gens de faire déguerpir femmes et domestiques, ménestrels, troubadours, chiens et danseuses.

Un branle-bas de chaises, de tables et de pieds traînant sur le sol de pierre mouillé de bière fit trembler les boucliers accrochés aux murs. Dégrisés par ce qui semblait une insulte aux lois de l'hospitalité montagnarde, les barons se tinrent sur leurs gardes. Échangeant clins d'œil, gestes éloquents de la main et signes de tête, ils attendirent, la main proche du fourreau de leurs glaives.

Enfin, les lourdes portes se refermèrent, laissant les hommes perplexes, excités et inquiets.

— Je peux lire les questions qui troublent vos esprits, nobles seigneurs, lança Elrick.

Les vents qui battaient aux fenêtres lui répondaient en grondant.

— Mes amis, notre Confrérie menace de passer aux mains des Trojan ou des Bardérault...

Cette affreuse perspective fit dresser l'échine de plusieurs guerriers, car ces deux autres puissantes familles menaçaient le fragile équilibre des forces en présence.

— Oui, le temps est venu de les frapper ici – il montra son cœur – et là – il pointa ses yeux.

Devant la confusion suscitée par ces étranges paroles, les barons se consultèrent du regard. Leur suzerain songeait-il à entrer en guerre sans en parler d'abord avec ses frères? Perdait-il à ce point la raison?

— Rassurez-vous, il n'y aura ni guerre ni sang versé.

Presque déçus et même indignés par une pareille éventualité – depuis quand prenait-on les armes contre un ennemi sans répandre son sang? – les nobles s’agitèrent. Trop de vent glacial dans les oreilles, trop de femmes à satisfaire : Elrick, c’est sûr, perdait l’esprit.

D’un mouvement de menton, celui-ci donna un ordre discret. Aussitôt, une poterne s’ouvrit dans le mur derrière une des longues tables. Un des seigneurs, qui se mouchait avec la nappe, resta bouche bée devant l’apparition. Puis il éclata de rire.

— Un vilain? s’exclama-t-il.

Le paysan qui venait d’apparaître grelottait de froid et de peur sous ses haillons. Son visage était tuméfié de récentes plaies, il lui manquait plusieurs dents, ses yeux noirs étaient cernés; tout cela prouvait qu’il avait été torturé.

— Un brigand, corrigea Elrick. Un condamné à mort. La personne idéale pour vous prouver, mes chers barons, comment mener à bien nos plans de conquêtes.

Incrédules, les hommes cessèrent de boire, de se curer le nez avec les doigts et les dents avec des brindilles de kénoab noir. Un des plus importants barons demanda à voir.

— Les hommes ne se méfient jamais assez des femmes, les prévint Elrick qui avait le don, décidément, de la mise en scène et des situations scabreuses.

Maintenant, il faut agir vite! se dit le roi en sentant que la patience de ces brutes était à bout. Il claqua des doigts. On poussa dans la salle à la suite du brigand une mince silhouette drapée sous une cape de laine.

— Que signifie? éructa un des barons, sans doute déjà ivre.

L’apparition se tenait si droite que malgré sa taille très moyenne, elle en paraissait presque grande. Ses courbes bien galbées ne laissaient aucun doute sur la nature de son sexe.

— Une fille?

Les hommes s'esclaffèrent bruyamment.

Un voile de lin blanc très fin recouvrait entièrement les cheveux et le visage de la jeune fille. Elrick s'approcha d'elle et certains seigneurs remarquèrent qu'il prenait garde de ne pas la regarder en face. Cette manière fort peu courtoise les choqua.

— Pas n'importe quelle jeune fille, mes amis! assura Elrick. Ma nièce, la princesse Shanandra.

Les hommes connaissaient de réputation cette jeune fille qu'Elrick avait prise sous sa protection. Ils cessèrent de rire et écoutèrent.

— Barons, poursuivit Elrick, je vous invite à une petite démonstration...

Il dégaina son glaive et força le brigand à se mesurer à la jeune princesse désarmée.

— Voici un mécréant, dit-il, dont l'audace devrait nous inspirer. Voleur, menteur, assassin, il a été surpris dans mes appartements, ma vaisselle d'or entre les mains. Sur son chemin, il avait semé les cadavres de trois de mes gardes et il venait allégrement d'égorger deux de mes... suivantes.

Les seigneurs notèrent son hésitation et comprirent aussitôt qu'il faisait en réalité allusion à ses maîtresses. Ils dévisagèrent le brigand, sans doute un membre d'une de ces bandes de pillards qui vivaient avec les loups dans la montagne. L'hiver, lorsque la faim prenait les plus démunis à la gorge, ces tueurs se risquaient dans les villages, et même dans les forteresses.

Le misérable devait avoir une trentaine d'années et déjà bien du sang sur les mains. Mais son audace, comme venait de l'expliquer Elrick, aurait pu en faire, si les lois de la Confrérie ne le défendaient, un soldat ou même un tueur. Un de ces sous-hommes très utiles dans les rangs d'une armée en marche.

Nul ne pouvait voir où le roi voulait en venir. Cependant, lorsque leur suzerain offrit son glaive incrusté de bijoux au brigand, certains barons tirèrent leur propre épée.

— Du calme! gronda leur hôte.

Se tournant vers le misérable, Elrick ajouta, un sourire aux lèvres :

— Prends ce glaive et gagne ta liberté et ta fortune. Tue la princesse!

Étonnés par la déclaration de leur roi, les barons s'entre-regardèrent. S'agissait-il d'un conseil de guerre, d'un banquet ou d'un spectacle? La bouche sèche, certains auraient bien redemandé un hanap de bière à un domestique.

Lentement – soupçonnait-il quelque malice? –, le brigand saisit le glaive. Sa main trembla. Il tâta la lame, en passa le fil sur ses doigts.

Les yeux des hommes allaient d'Elrick au vilain, puis à la princesse au visage voilé. Elrick n'était pas le plus vaillant des guerriers. Il était plutôt connu pour sa duplicité, sa rapacité, sa mesquinerie. Alors, qu'avait-il derrière la tête avec ses histoires de conquêtes sans verser une goutte de sang?

Les forces en présence étaient connues de tous. Trente mille hommes de leur côté en comptant les troupes que pourraient déployer les sept frères; le double derrière les Trojan et les Bardérault. Sans compter les machines de guerre, les montures harnachées, les puissants évroks, dont les trompes et les pattes pouvaient broyer en un instant cavaliers en armure et destriers.

Alors que les barons croyaient entendre l'effrayant barissement des évroks jetés dans une bataille, le brigand fondit sur la princesse. Plusieurs fermèrent les yeux et imaginèrent le corps tailladé et sanglant de la jeune fille dont ils n'avaient, ils y songeaient tout à coup, encore jamais vu le visage.

Tout se passa en un éclair. Shanandra releva son voile et planta son regard dans celui du brigand. Une fraction de seconde suffit. L'homme se raidit, laissa tomber son glaive, prit sa gorge dans ses mains, vomit des torrents de sang... et tomba la tête la première sur le dallage.

— Le pouvoir! s'écria alors le roi en levant ses deux bras au-dessus de sa tête. Le pouvoir!

Les doigts serrés sur les bords de sa coiffe, la jeune fille demeurait immobile et frémissante. Elrick rabattit promptement le voile devant ses yeux. Devait-il maintenant expliquer le détail de son plan à ses barons?

Échappant à sa poigne, Shanandra régla son dilemme en arrachant l'étoffe qui masquait son visage.

Les nobles la fixèrent par curiosité. Puis, véritablement effrayés, ils détournèrent la tête. Elrick recula de deux pas. Certains seigneurs dégainèrent leurs épées. La jeune princesse mesura ses chances, souffla de rage, replaça son voile.

Enfin, laissant derrière elle une salle aussi silencieuse qu'un tombeau, elle s'engouffra dans le passage secret par lequel elle était venue.

— Ma nièce, clama alors pompeusement le roi, nous débarrassera du prince Comèse de Bardéault sans qu'aucun de nos soldats perde la vie!